

De quelques sanctuaires louvites : fonctionnement et continuité

René LEBRUN

Université catholique de Louvain et Institut catholique de Paris

In this short contribution the lector will find a study of the functioning and the continuity during the Greco-Roman period of three sanctuaries with an Anatolian- Luwian origin, namely Kumman(n)i = Komana Cappadociae or perhaps Hierapolis-Castabala, Hubsna = cl. Kybistra, and Sinuri-Mylasa for which we do not possess to-day attestations from the Bronze Age.

Le pays louvite¹ fut le lieu d'épanouissement de grands sanctuaires dont, dans plusieurs cas, l'activité perdura de l'âge du Bronze jusqu'à la période gréco-romaine. Que ce soit au niveau linguistique, culturel ou religieux, les territoires louvites furent caractérisés par une étonnante continuité, en particulier en Lycie ou en Cilicie.

Qu'il soit au préalable encore précisé ce qu'il convient d'entendre par le concept « sanctuaire ». Il s'agit d'un lieu détaché du monde profane car porteur de l'empreinte divine en raison d'un événement exceptionnel, et ainsi ressenti par la population locale comme surnaturel : évoquons en l'occurrence l'apparition d'une source, une théophanie supposée, la chute de la foudre ou encore le comportement anormal du bétail. Une enceinte, le téménos, délimite le périmètre sacré.

La terminologie anatolienne liée au sanctuaire est, à ce jour, loin d'être complète. Le hittite-louvite possède le terme **karimni-/karimmi-* « sanctuaire », *¹⁰karimnala-* « sorte de sacristain », *¹¹hekur* « sanctuaire niché sur un pic montagneux » ; le lycien, digne héritier de la langue louvite, possède le terme

1. Par pays louvite, nous entendons le Kizzuwatna occidental, le sud-ouest et une partie de l'ouest anatolien. Les Louvites sont cousins des Hittites-Nésites et les langues louvite et nésite (hittite) sont donc sœurs, bien que marquées par des différences notables au niveau lexical, flexionnel ou de la conjugaison. Une excellente synthèse de la problématique louvite se trouve dans H.C. MELCHERT *et al.*, *The Luwians* (HdO 1ste Abt. 68), Leiden-Boston, 2003.

qla- à rapprocher sans doute du hittite-louvite *hila-* « cour, espace sacré du temple autour duquel s'articulent diverses pièces »².

Dans le cadre de cette intervention, je me limiterai à l'examen, dans une perspective de continuité, des sanctuaires de Kumma(n)ni, de Hubesna, de Mylasa-Sinuri. Nous aurons d'autres occasions de compléter ce vaste dossier en étudiant notamment Apasa (Éphèse) ou la cilicienne Korykos.

I/ a. Kumman(n)i

En fait, il s'agit au départ de la ville de Kizzuwatna, capitale d'un royaume homonyme, lui-même parsemé de plusieurs centres religieux (Lawazantiya, Manuzziya) et peuplé majoritairement de Hourrites dans sa partie orientale et de Louvites à l'Ouest. Ce royaume fut annexé à l'État hittite par le roi Suppiluliuma I^{er} (env. 1345-1320 av. J.-C.). La fonction religieuse des souverains kizzuwatniens semble avoir été importante : le roi Palliya était l'auteur de rituels (cf. CTH 475) et le prince héritier hittite, par exemple Telipinu, avait souvent exercé la haute prêtrise à Kumma(n)ni. Il n'est pas impossible que le toponyme « Kizzuwatna » signifie « (les lieux) pleins d'oliviers » si l'on admet une étymologie < **ked-suwanda*. À l'époque du souverain hittite Mursili II, il semble que la ville ait reçu le qualificatif hourrite de Kumman(n)i < **kumma(i-)* + *-ni* « la sainte », ce qui annonce le grec « Hiérapolis ». Il est évidemment tentant de reconnaître dans Komana (de Cappadoce ou du Pont) l'avatar hellénisé de Kummani. Cette position a connu et connaît toujours les faveurs de plusieurs savants, mais les travaux récents de notre collègue Marie-Claude Trémouille poussent à rechercher les vestiges de la cité sur le site de Hiérapolis-Castabala, ville sanctuaire réputée à l'époque achéménide avec les cultes indigènes de Kubaba, la déesse reine de Kargemish, et de l'Artémis Pérasia³.

À Kumman(n)i-Kizzuwatna, l'influence hourrite fut prépondérante en l'occurrence dans le domaine religieux. La ville devait posséder plusieurs temples importants comportant chacun de précieuses archives religieuses (rituels magiques, festifs, prières). On peut parler d'un véritable centre théologique très prisé et marqué par les conceptions de la grande ville intellectuelle de l'époque que représentait Alep. Le couple divin Teshub-Hébat domine le panthéon

en compagnie du dieu fils Sarruma ; l'on peut parler de la triade comanienne. Non loin de là, à Lawazantiya, triomphe la déesse Shawoshka, version hourrite de l'Ishtar de Ninive. Rappelons que la reine Puduhepa, l'épouse érudite et émancipée de Hattusili III, était originaire de Kizzuwatna-Kumman(n)i et la fille de Bentib-Sharri, grand-prêtre de Shawoshka. C'est encore elle qui, lors de la reconquête du Hatti central par son royal époux et de la réactivation de Hattusa comme capitale impériale, fit venir à Hattusa depuis Kumman(n)i quantité de savants scribes (louvito-hourrites), dont le célèbre Walwa-ziti, afin de réorganiser les bibliothèques de la capitale⁴.

I/ b. Komana

Certes, comme nous venons de le constater, un doute plane sur l'équation Kumman(n)i-Komana, aussi séduisante soit-elle. De plus, les fouilles entreprises sur le site de Komana n'ont pas encore atteint les couches de l'âge du Bronze. Si la « *summa prudentia* » est de mise en la matière, l'occasion demeure valable d'évoquer le célèbre sanctuaire de Komana et son enracinement anatolien. Le schéma de fonctionnement du sanctuaire évoque celui de l'antique Kumman(n)i : le grand-prêtre (ιερεύς) est le deuxième personnage de ce petit royaume comanien et, en fait, il dirige les territoires appartenant au temple. La grande déesse, figure de proue du sanctuaire, se dénomme Mâ (forme réduite de Mamma/Ammamma utilisée à l'âge du Bronze ?), un nom d'aspect anatolien, qui, en grec, ne se décline pas, et, par ailleurs, ne fait l'objet d'aucun syncrétisme, ni d'aucune assimilation. Le prestige de la Grande déesse est immense et son enracinement anatolien évident. Le plus simple est encore de se référer au témoignage de Strabon :

Dans le massif de l'Anti-Taurus, c'est là que sont situés Komana et le sanctuaire (τὸ ἱερόν) d'Enyô, que ceux de là-bas appellent Mâ. Komana est une ville remarquable (ἄξιόλογος), mais sa population se compose en majeure partie des théophorètes et du personnel servile du temple. Ses habitants proprement dits sont Kataoniens. En principe sujets du roi, ils dépendent en réalité surtout du prêtre. Celui-ci est le maître du sanctuaire et des esclaves sacrés, qui étaient plus de six mille à l'époque où je fis le voyage de Komana, hommes et femmes. Du sanctuaire relève un territoire vaste dont les revenus vont au prêtre. Aussi, celui-ci tient-il en Cappadoce le deuxième rang après le roi. En général, d'ailleurs, les prêtres étaient de la même famille que les rois »⁵. Ajoutons que les prêtres exercent leur fonction à vie.

2. Pour les termes *hekur* et *hila-*, cf. J. PUHVEL, *Hittite Etymological Dictionary* (abrégé. HED), vol. 3, Berlin-New York, 1991, respectivement p. 287-289 et p. 305-313.
3. Sur Kumman(n)i, cf. M.-Cl. TRÉMOUILLE, « Kizzuwatna, terre de frontière », dans E. JEAN, A.-M. DINÇOL et S. DURUGÖNÜL, *La Cilicie : Espaces et pouvoirs locaux* (abrégé. *La Cilicie*) (IFEA), Istanbul, 2001, p. 57-78 ; R. LEBRUN, dans *La Cilicie*, p. 87-94 ; voir aussi H.M. KÜMMEL, « Kummani », dans *RIA*, 6 Band, 1980-1983, p. 335-336. Pour les nettes réserves de M.-Cl. Trémouille à l'égard de l'équation Kummani = Comana de Cappadoce sur le Saros, cf. déjà ses réserves dans « Une "fête du mois" pour Teššub et Hébat », dans *SMEA* XXXVII, 1996, p. 101-104, et son article « Kizzuwatna, terre de frontières », in *La Cilicie*, p. 69. En ce qui concerne l'exercice de la prêtrise par le prince (héritier) hittite, voir J. FREU, « Deux princes-prêtres de Kizzuwatna, Kantuzzili et Telipinu », dans *Hethitica*, XV, 2002, p. 65-80 : Kantuzzili, fils d'Arnuwanda I^{er} et d'Ashmunikkal, et Telipinu, fils de Suppiluliuma I^{er} et futur roi d'Alep, furent tous deux prêtres de Teshub et de Hébat de Kizzuwatna. Pour Castabala, cf. Strabon XII, 2, 7 : voir aussi L. ROBERT, *La déesse de Hiérapolis Castabala (Cilicie)*, Paris, 1964, en particulier p. 36-38.

4. Cf. H. OTTEN, *BiOr* VIII, 1951, p. 225 ; L.-M. MASCHERONI, « À propos d'un groupe de colophons problématiques », dans *Hethitica*, V, 1983, p. 96 ; la reconstruction « type » des colophons de la fête de l'*isuwa* se présente comme suit : MUNUS.LUGAL 'Pu-du-hé-pa-aš-kán ku-wa-bi' UR.MAH.LÚ-in GAL.DUB.SAR^{mes} 'Ha-at-tu-si A-NA DUP.PA^{bi} 'Ki-iz-zu-wa-at-na ša-an-ḥu-u-an-zi ú-e-ri-ya-at na-aš-ta ke-e DUP.PA^{bi} 'ŠA EZENxŠE ḥi-šu-wa-a-aš a-pi-ya UD-at ar-ḥa a-ni-ya-at PA-NI' UR.MAH.LÚ GAL.DUB.SAR^{mes} x IS-TUR : « Quand la reine Puduhepa a chargé Walwaziti, le chef des scribes, de chercher dans la ville de Hattusa (autre traduction : pour la ville de Hattusa, ce qui impliquerait éventuellement une recherche en une cité autre que Hattusa), les tablettes de Kizzuwatna, dès lors il a copié quotidiennement à cet endroit les tablettes en question. En présence de Walwaziti, le chef des scribes, Mr x a écrit ».
5. Cf. Strabon, XII, 2, 3.

À l'époque romaine, Komana occupe une place de choix dans le monde religieux anatolien ; les grands-prêtres occupent d'importantes fonctions, à la fois prêtres et stratèges.

II/ Hubesna ou le sanctuaire privé

Au second millénaire déjà, Hubesna était un sanctuaire important, connu pour ses rituels. M. Popko écrit : « Hubesna avec son culte de Huwassanna était vraiment dominante »⁶. La ville se retrouve dans la gréco-romaine Kybistra = Hérakleia, act. Ereğli au Sud-Ouest de Niğde, aux confins de l'Arzawa et du Kizzuwatna. La ville se situe ainsi en plein pays louvite, dans une région de vignobles. Le panthéon de la cité est dominé par une antique déesse-reine dénommée Huwassanna assistée de divinités qui sont à son service. À proximité de la ville se situe la HUR.SAG sarlaimi- « la montagne sublime ». Qu'il s'agisse du culte de la déesse-reine ou de celui de la montagne sacrée, le fonds religieux remonte pratiquement à la préhistoire anatolienne. Un clergé essentiellement féminin assure les tâches cultuelles : ainsi les prêtresses *huwassannalla/i-*, *alhuitra-*, *tarpagasna-*, *manahuerata-* ; ceci souligne naturellement la place importante détenue par les femmes dans l'exercice du culte. Il faut souligner que le culte ne semble pas vraiment officiel ; on n'observe pas ou peu de présence ni du roi hittite ni de la reine, mais bien celle du EN.SISKUR « le maître du rituel », en d'autres termes un « citoyen » important de la région. La ville était le théâtre de la célébration de fêtes maintes fois attestées dans les textes, par exemple la fête *witassiyas*, la fête du *sahhan*, celle du *zena-*, celle du KILAM (marché), la fête en l'honneur du dieu de l'orage, la fête MU-ti *meniyas*.

Le rayonnement du sanctuaire devait être grand puisque les détails du culte célébré en son sein sont connus dans la capitale Hattusa ; il était nécessaire d'y disposer du détail de ces rites louvites (hubesnéens) qui connaissaient un succès croissant depuis la reconquête du Hatti par Hattusili III au départ des provinces méridionales (probablement peu avant 1265 av. J.-C.). Dès lors, se pose la question de l'existence d'un chargé de mission se rendant de la capitale Hattusa vers Hubesna, ou, inversement, un savant scribe hubesnéen est-il parti avec tout le matériel nécessaire vers la capitale, soit un mouvement parallèle à celui instigué par la reine Puduhepa au départ de la cité-sanctuaire de Kumman(n)i ?

Il existait à Hubesna des rites particuliers. Ainsi, lors de la fête du *sahhan*, la prêtresse *alhuitra*⁷ et la personne au nom de laquelle la fête est célébrée, s'inclinent trois fois ; à cette occasion du pain est distribué à tous les participants. Une

6. Pour Hubesna et ses cultes, cf. E. LAROCHE, *Dictionnaire de la langue louvite*, Paris, 1959, p. 174-177 ; « Études de toponymie anatolienne », dans *RHA*, XIX, 69, 1961, p. 87 ; G. FRANTZ-SZABO, dans *RIA*, 4, 1972-1975, p. 528-529 ; J. TISCHLER et G. DEL MONTE, dans *RGTC*, 6, 1978, p. 117-119 et *RGTC*, 6/2, 1992, p. 42 ; L. ZGUSTA, *Kleinasiatische Ortsnamen* (abrég. *Kl. Orts.*), Heidelberg, 1984, p. 309 § 639-3 ; V. HAAS, *Geschichte des hethitischen Religion* (abrég. *Geschichte*) (HdO 1ste Abt., 15), Leiden-New York-Köln, 1994, p. 198 et n. 104 ; M. POPKO, *Religions of Asia Minor* (abrég. *Religions*), Varsovie, 1995, p. 94. Pour Kybistra, voir Strabon, XII, 1, 4 et 2, 7 et 9.

7. Pour la fête du *sahhan* évoquée ici, cf. notamment KBo XIV 89 : 4^e tablette de la fête du *sahhan* en l'honneur de Huwassanna ; pour le sens du terme, cf. *CHD*, vol. S, fasc. 2, Chicago,

véritable communauté s'établit alors réunissant chaque participant à la cérémonie et les dieux. Ensuite, la prêtresse *alhuitra-* échange un baiser avec chacun, un geste rituel destiné à exprimer le lien avec tout participant à la cérémonie et aussi à renforcer les liens familiaux. Nous serions dans ce cas bien en présence d'une fête privée. Et c'est bien là le caractère original de ce sanctuaire : il est lié à une forme de « religion privée » ; il constitue un pôle attractif pour les gens désireux de célébrer des fêtes en leur nom propre avec l'aide de fonctionnaires religieux locaux sous le contrôle de la grande déesse reine Huwassanna. Il semble qu'une situation relativement semblable existait à Kuliwisna. L'équilibre familial et social devait occuper une place toute spéciale dans l'éthique hittite, en tous cas au XIII^e s. av.J.-C.

De futures recherches au centre de l'agglomération d'Ereğli devraient montrer si la vie cultuelle de la Hubesna de l'âge du Bronze a laissé ses empreintes dans celle de la Kybistra gréco-romaine. Par exemple, trouverait-on quelque mention dans la cité d'une prêtresse *ἀλειτουργίς* ? Certes, la ville ne passe pas inaperçue et elle est souvent mentionnée en compagnie de sa voisine Hiéropolis-Castabala, sanctuaire célèbre par son culte en l'honneur de l'Artémis Pérasia en qui il convient sans doute de reconnaître une ancienne déesse louvite. Cicéron, un temps proconsul de Cilicie, mentionne Kybistra dans une lettre à ses proches⁸. Kybistra frappe monnaie sous l'empire : plusieurs sont à l'effigie de Persée ou de la seule harpè, symbole divin par excellence⁹. Strabon met plusieurs fois en évidence l'importance de Kybistra au livre XII ;

Elle (la onzième stratégie) comprenait les territoires de Castabala et de Kybistra jusqu'à Derbé, soumise au pirate Antipatros¹⁰.

Ou encore plus loin :

Non loin de là (= Tyane) sont Castabala et Kybistra, localités sises encore plus près de la montagne. C'est à Castabala que se trouve le sanctuaire d'Artémis Pérasia, où l'on dit que les prêtresses traversent nu-pieds un lit de braises sans en souffrir...¹¹.

Strabon relève aussi que la distance de Tyane à Kybistra est de 300 stades, soit 55 km.

Nous retenons ainsi la belle perspective autant que la nécessité d'activer une recherche archéologique sur le site d'Ereğli, laquelle apporterait pour notre propos de sérieux éclaircissements tant au niveau de l'âge du Bronze que de celui de l'âge du Fer.

2002, p. 2-7. Au sujet de la prêtresse *alhuitra-* (var. *alhuesra-*) aboutissant probablement au grec *ἀλειτουργίς*, cf. J. PUHVEL, *HED*, I, 1984, p. 33-34.

8. Cic., *Ad Fam.*, 15, 2, 2 : « cum exercitu per Cappadociae partem eam, quae cum Cilicia continens est, iter feci, castraque ad Cybistra, quod oppidum est ad montem Taurum, locavi ».

9. L. ROBERT, *Documents d'Asie mineure*, Paris, 1987, p. 76.

10. Strabon, XII, 2, 7.

11. Strabon, XII, 2, 7.

III/ Sinuri

Il s'agit ici d'un bel exemple de sanctuaire carien, indigène, localisé entre Stratonicee et Mylasa, en un lieu isolé, auréolé de succès entre le V^e et le I^{er} s. av. J.-C. De façon précise, le domaine du dieu Sinuri se situait en un lieu appelé Μυρσηλα/Μυρσηλοι, dénomination qui n'est pas sans évoquer l'anthroponyme hittite Mursili¹². À l'époque hellénistique, le sanctuaire dépend de la ville de Mylasa ; il porte le même nom que celui du dieu qui y est célébré, une sorte de Zeus carien (à la hache bipenne), très enraciné dans la tradition indigène (probablement louvite occidentale dont relevait le pays Karkiya > Karia), au point de ne faire l'objet d'aucun syncrétisme et de conserver son nom tel quel, sans marque désinentielle. Sinuri échappe donc à toute forme d'hellénisation ; il connut également un franc succès dans les villes voisines de Mylasa et Hyllarima. En-dessous de Sinuri nous trouvons un ensemble de dieux ancestraux regroupés sous la dénomination de « προγονικοί θεοί »¹³.

Le site du sanctuaire fut fouillé en 1935 par P. Devambez et les fouilles interrompues par la Seconde Guerre mondiale devraient utilement être maintenant poursuivies. Le site comporte un bois sacré (ιερόν ἄλσος), caractéristique de bon nombre de sanctuaires. La moisson épigraphique, réunie par L. Robert, est assez riche et, en fait, assez variée. Il nous a semblé profitable d'en présenter un échantillon.

1. Plusieurs inscriptions font mention de procès en raison de dommages causés par les troupeaux ou par l'abattage d'arbres.

2. Une liste de prêtres « à vie » fut également retrouvée ; elle comporte 16 noms : les cinq premiers sont indigènes (ainsi, Πελλεκώς ou Αρτειμης), les autres parfaitement grecs.

3. Des renseignements significatifs sur l'administration du sanctuaire se lisent dans quelques documents ; ils peuvent être résumés comme suit :

- La gestion du sanctuaire est assurée par une suggéneia, une subdivision de la cité et de la φυλή, aux racines locales.
- Cette συγγένεια nomme des ἐργοδοῦται en charge de l'aménagement du sanctuaire : à eux revient donc l'entretien de l'idole, de l'autel, de la porte, de la table d'offrandes ou encore l'aménagement du pronaos ; que l'on en juge par cet extrait : « Les membres de la suggéneia ayant de pieuses

12. Notamment anthroponyme royal hittite qui se retrouve encore à l'époque gréco-asiatique, par exemple dans le nom d'un des « tyrans » de Lesbos : Mursilos, nom attesté aussi en Lydie.

13. Pour Sinuri, cf. la publication fondamentale de L. ROBERT, *Le sanctuaire de Sinuri*, I (abrégé. *Sinuri*), Paris, 1945 ; A. LAUMONNIER, *Les cultes indigènes en Carie*, Paris, 1958, p. 27, 39, 142, 173-183 (culte à Mylasa), 458-459 (culte à Hyllarima), 462, 482, 513, 667, 718, 724-726, 732. L'étymologie du théonyme fait toujours difficulté, cf. J. TISCHLER *et al.*, *Hethitisches Etymologisches Glossar* (abrégé. *HEG*) Lief. 14 S/2, Innsbruck, 2006, p. 1083 : dès lors que l'on admet que le radical *siu-* et la forme élargie *siuni-* « dieu » se retrouvent en Lydie comme en Carie, Sinuri pourrait s'expliquer par **siun(i)-uri* « grand dieu » ou par *siun(i)-warr-i* « aide du dieu ». Le lien avec le dieu louvite *Siuri*, à condition d'envisager le développement d'une nasale intercalaire pour éviter l'hiatus interne, pourrait également être retenu (cf. R. LEBRUN, « Continuité culturelle et religieuse en Asie Mineure » dans *Atti del II Congresso Internazionale di Hittitologia*, Pavie, 1995, p. 254-255).

dispositions envers le divin, et ayant à cœur, autant qu'il est en leur pouvoir, de rendre très beau (κάλλιστον) et très brillant (ἐπιφανέστατον) le sanctuaire de Sinuri (τὸ τέμενος τοῦ Σινυρί), et en conséquence voulant construire un portique dans le sanctuaire du dieu sus-dit (... στοὰν ἐν τῷ τέμένει) »¹⁴.

- Les membres de la suggéneia engagent des κτηματῶναι, lesquels achètent des terres pour le dieu représenté par la suggéneia, les terres étant défendues par des ἐγδικοί. La divinité se trouve ainsi à la tête d'une fortune immobilière gérée au jour le jour par des trésoriers (ταμίαι), tandis que la suggéneia veille à placer l'argent du sanctuaire en achetant des domaines sur lesquels s'établissent d'imposantes fermes comportant une habitation (οἰκία), un puits, une tour (πύργος), une galerie avec étages supérieurs pour le personnel, des étables et des granges. Ne perdons pas de vue qu'il y avait aussi des tentatives d'appropriation du domaine du dieu Sinuri : ainsi, devant le tribunal, un certain Dionysos expose les droits du dieu et de la suggéneia sur ces terres.

4. Nous remarquons encore l'existence d'une réunion festive annuelle au mois de Lōos : elle comporte le sacrifice d'un ou de plusieurs bœufs. En vue d'un tel rassemblement, il existait une σκηνή « tente » en dur en vue du repas pris au sein du sanctuaire à la suite du sacrifice.

La Carie nous réserve encore bien des surprises et on ne peut que se réjouir des prospections accomplies actuellement par l'équipe de Bordeaux 3. Il est bien clair que les données réunies à ce jour montrent la haute antiquité de certains cultes, tel celui de Sinuri, même si nous ne sommes pas encore en mesure de suivre la continuité et l'évolution de ceux-ci durant les second et premier millénaires av. n.è. Mais l'axe de la recherche est tracé et la Carie constitue un excellent laboratoire pour évaluer l'héritage louvite en matière de sanctuaires. Le sanctuaire de Sinuri est dans ce menu un excellent hors-d'œuvre.

14. Cf. L. ROBERT, *Sinuri*, p. 32.